

Chapitre 1

Dialogue mal interprété

– Tais-toi, sale menteuse, je ne veux plus entendre tes explications douteuses.

– Mais pourtant...

– Pourtant, pourtant quoi ? Tu crois que je vais te croire quand tu dis que tu n'y es pour rien.

– Mais laisse-moi au moins t'expliquer avant de me condamner, j'ai bien droit à la parole.

– Oui, tu veux encore m'endormir avec tes boniments à deux sous, je sais bien ce que tu penses.

– Tu fais de la télépathie à présent !

– Pas de grands mots avec moi.

– Alors à quoi je pense d'après toi ?

– Tu penses à faire tes bagages, tu penses à me quitter.

– Mais pas du tout ! Qu'est-ce que tu crois ? Je suis très bien ici.

– Ah ! Tu ne penses pas à faire tes bagages et alors que font ces valises dans le couloir ?

– Mais tu ne vois pas que je fais du rangement, il le faut bien de temps en temps.

– Tu me fais avaler des couleuvres ! Mais va-t'en si tu ne veux plus vivre avec moi, va-t'en ! Fiche le camp, ne te gêne pas !

– Tu divagues ? Tu deviens fou ? Tu as bu ma parole !

– Non je n'ai rien bu, je suis à jeun ! Je sais ce que je dis ! Tu peux t'en aller, je ne pleurerai pas.

Une porte claque violemment, puis, plus rien.

Voilà les paroles qui se sont envolées par la fenêtre grande ouverte de la pièce principale de l'habitation située dans un lotissement à la périphérie de la petite ville. Elle est entourée d'un jardin, une partie en potager, l'autre pour les fleurs. Après la sécheresse de l'été, les tomates font triste mine. Leurs tiges desséchées retombent malgré les liens qui les retiennent aux piquets de bois. Les plantes potagères ne sont pas en meilleure forme. Après un printemps trop pluvieux qui a retardé les semis, l'été est arrivé sans une goutte de pluie si bien que les résultats d'un travail quotidien sont négatifs pour les jardiniers.

L'automne vient d'arriver avec sa palette de couleurs qui le caractérisent. Il reste encore quelques arbres dans ce bourg de 2000 âmes pour permettre aux habitants de vivre avec les saisons mais ils sont de plus en plus rares hélas ! Certains sont coupés sans doute pour éviter l'amoncellement des feuilles mortes sur les trottoirs et réduire la tâche des employés municipaux. Des arbres centenaires qui donnaient une ombre épaisse sont abattus sur une certaine place et de nouveaux arbustes sont replantés à quelques mètres des anciens. Avec les épisodes de sécheresse à répé-

tition il faudra attendre des années avant que les promeneurs s'assoient sous leur feuillage.

Depuis une cinquantaine d'années le bourg a pris de l'extension. La belle demeure bourgeoise appelée « le château » se trouvait au début du vingtième siècle isolée au milieu des prés. Un chemin de pierres y menait. C'était la maison du Maire. Quelques années plus tard, la Mairie fit l'acquisition de cette bâtisse avant qu'elle ne tombe en ruines. Elle devint le cours complémentaire en 1956, ainsi les élèves de l'école publique pouvaient sur place poursuivre leurs études jusqu'au BEPC. Les élèves des communes voisines affluèrent. Des salles de classe puis des dortoirs furent aménagés. Comme les locaux n'étaient pas assez grands pour accueillir tous les élèves, des préfabriqués furent construits à proximité. Plus tard cette partie du bourg vit naître un groupe scolaire avec école maternelle d'un côté et l'école primaire de l'autre. De nombreux enseignants qu'il fallait loger, furent recrutés. Les prés où paissaient des chevaux furent acquis par la Mairie et transformés en lotissements. Les habitations ont poussé comme des champignons après la pluie. C'est ainsi que cette partie du bourg s'est étendue. Les rues portent des noms de fleurs dans ce quartier tranquille loin des rumeurs de la circulation. Cependant le calme est interrompu deux fois par jour lors des récréations où les cris aigus des fillettes qui se poursuivent dans la cour, déchirent le silence. Mais les habitants s'y sont habitués.

Les maisons construites sur des lopins de terre de 600 m² ne sont pas très éloignées les unes des autres. Derrière les murs d'enclos, on peut apercevoir le crâne des voisins quand ils sont dans leur jardin. Il n'est pas nécessaire d'élever beaucoup la voix pour être entendu de l'autre côté. Cette proximité s'avère parfois gênante quand on reçoit des

amis à l'ombre d'un mûrier et que l'on veille tard le soir pour trouver la fraîcheur de la nuit à la lueur d'un lampadaire qui inonde le devant de la maison de sa lumière en attirant les éphémères.

Il est dix heures et ce samedi matin d'automne s'annonce encore ensoleillé au grand désespoir de ceux qui attendent la pluie avec impatience. Un bruit de moteur se fait entendre ; Caroline, en tenue estivale sort la voiture de la cour et la gare dans la rue tandis qu'elle en descend pour refermer le portail en fer forgé qui grince sur ses gonds. La quarantaine, pas très grande, cheveux auburn et yeux verts, son visage exprime la gaieté et un air bien connu « la bohème » de Charles Aznavour s'échappe de ses lèvres. Le chanteur vient de s'éteindre et toutes ses chansons résonnent sur les ondes. Vêtue d'un chemisier blanc et d'un jean, elle saute allégrement dans son 4x4 et jette en passant un coup d'œil sur le jardin des voisins où elle se sait épiée derrière la haie de troènes. Elle maugrée contre Fred qui n'a pas opté pour un portail s'ouvrant automatiquement depuis la mésaventure de Madame Armand la présidente du club des Aînés. L'incident avait fait le tour du village !

Un mercredi matin, le club devait se rendre à Toulouse pour profiter des illuminations de la ville au moment des fêtes de Noël. Le départ était prévu pour 11 h 30, sous la halle derrière la Poste. Dès 11 h, ils étaient déjà prêts à monter dans le car et tous présents à l'exception de la présidente du club. Cinq minutes, dix minutes passèrent, elle n'était toujours pas arrivée.

– Il faut lui téléphoner, dit l'un, elle a peut-être oublié de se réveiller.

La secrétaire du club a fait le numéro sur son portable mais, personne n'a répondu.

– C’est tout de même inquiétant, on ne peut pas partir sans elle. Il faut aller voir ce qui se passe.

– Je vais me rendre compte de la situation. Elle habite à l’autre extrémité du bourg je ne serai pas longtemps absent, dit un passager.

Tandis qu’il faisait démarrer sa voiture, les langues allaient bon train :

– Elle est peut-être malade ?

– Mais non, je l’ai vue hier au supermarché, elle se portait très bien. Elle m’a même rappelé l’heure du départ.

Des critiques fusaient : « la présidente devrait arriver la première pour donner l’exemple » !

Le chauffeur, les deux mains sur le volant les rassurait :

– Elle ne va pas tarder, expliquait-il pour tranquilliser ceux qui étaient assis à l’avant, toujours les mêmes parce qu’ils ont soi-disant le mal des transports.

Mais que se passait-il donc chez Madame Armand ce matin-là ?

Elle habitait une maison isolée entourée d’un haut mur muni d’un portail en fer électrique complètement opaque de telle sorte que personne ne pouvait voir ce qu’il se passait intra-muros.

Elle s’était levée de bonne heure, comme à l’accoutumée et elle était prête et coiffée à 11 h 25. Au moment où elle voulut ouvrir le portail automatique, il resta impitoyablement fermé à cause d’une panne d’électricité. Or c’était la seule issue pour sortir de la cour.

Elle s’est précipitée sur le téléphone pour lancer un appel au chauffeur du car dont elle avait le numéro de portable et

lui signaler ce qui se passait chez elle, mais sans succès à cause de la panne de courant. « Pourquoi n'ai-je pas un téléphone portable comme tout le monde ? s'énervait-elle. Comment vais-je sortir ? Je ne peux pas franchir le mur même avec une échelle, ce ne serait pas prudent à mon âge. Je me suis fracturé la jambe il y a trois ans et je ne voudrais pas recommencer ! »

Et elle allait et venait dans le couloir, impuissante et paniquée en regardant sa montre : « déjà 11 h 45, s'ils ne partent pas, ils vont être en retard à l'auberge qui les attend à 13 heures pour le repas. Je suis coincée chez moi ! C'est inimaginable ! Je ne peux même pas faire appel aux plus proches voisins puisqu'ils font partie du voyage. »

11 h 50 ! Elle entendit frapper énergiquement des coups de poing sur le portail puisque la sonnette restait muette.

– Madame Armand, êtes-vous là ?

– Oui, je suis là, dit-elle à travers le portail. Une coupure de courant m'empêche d'ouvrir la porte.

– N'avez-vous pas d'autre issue ?

– Hélas ! Non, c'est la seule. Mon époux a fait de cette maison une forteresse imprenable, un succès dont je fais les frais. Partez sans moi, ne tardez pas sinon la journée est fichue pour tous les voyageurs. Pour me rendre service, téléphonez à l'électricien pour lui expliquer ma situation.

– Mais on ne peut pas partir sans vous !

– Partez, vous dis-je, c'est un ordre ! La vice-présidente saura vous diriger et surtout, passez une bonne journée.

Il retourna vers le car où il était attendu avec impatience. Ne voyant personne à ses côtés les passagers ont demandé :

– Que lui est-il arrivé ?

– Elle est bloquée chez elle, par une panne d'électricité qui empêche son portail de s'ouvrir.

– Elle aurait pu prévenir ! bougonnent certains.

– Son téléphone fixe ne marche pas sans courant et elle n'a pas de portable.

– Pas de portable ! À notre époque tout le monde en possède un.

– Bon, elle a dit que nous pouvions partir sans elle, il n'y a plus de temps à perdre nous avons 30 minutes de retard et l'auberge qui nous attend à 13 heures ne nous verra pas de sitôt.

– On n'aura jamais vu ça, disaient les voyageurs excédés.

Comme il ne se passe jamais rien dans ce bourg, cet incident a alimenté les conversations durant plusieurs jours.

Depuis, Fred avait décidé de ne pas avoir de portail électrique.

Le couple, venu d'une ville de la banlieue lyonnaise, avait fait, depuis peu l'acquisition de cette maison située non loin du collège où ils enseignaient l'un le français l'autre l'éducation physique. Malgré la proximité de leur lieu de travail où ils pouvaient se rendre à pied, chacun possédait sa voiture pour éviter les complications et se donner plus d'indépendance.